

EZRA NAHMAD

LEAVE

VERNISSAGE LE 19 JANVIER DE 18H À 21H
20 JANVIER – 25 FÉVRIER 2017

Du mercredi au samedi de 14h à 19h et sur rendez-vous



© Ezra Nahmad. Courtesy Les Douches la Galerie

Ezra Nahmad décrit des figures et des récits d'exil, entre immigration, exode, cosmopolitisme et mondialisation. La fragilité et la férocité du sentiment d'attachement, les pulsions contre l'enfermement, le désir de fuite. La disparité de ces vécus dans un territoire confiné. L'exposition accompagne l'édition de *Leave*, dernier volet de la trilogie israélienne d'Ezra Nahmad.

Contact :

Françoise Morin

01 78 94 03 00 - contact@lesdoucheslagalerie.com

Les Douches la Galerie

5, rue Legouvé 75010 Paris

lesdoucheslagalerie.com

COMMUNIQUÉ

Mes parents avaient vingt-cinq ans lorsqu'ils ont abandonné l'Égypte. Mes arrière-grands-parents s'étaient eux-mêmes expatriés de Turquie, de Syrie, du Maroc, où ils étaient nés, pour s'installer en Égypte. Nous n'envisagions pas l'exil comme un égarement ou une perte, la circulation autour de la Méditerranée était notre affaire. L'installation en Israël a mis un terme à ce moment de notre histoire, nous avons revêtu de nouveaux habits, de rescapés colonisateurs et de fils prodiges. Je n'ai pas voulu les endosser, j'ai choisi l'Europe. Maintenant je sens à nouveau le vent tourner, emportant Europe et Moyen-Orient dans un même mouvement tortueux.

Autrefois cosmopolites, voués à des échanges transfrontaliers, les pays du Moyen-Orient se sont adaptés à la globalisation mais en revendiquant un nationalisme autiste. Israël et le Moyen-Orient dans son ensemble sont devenus des laboratoires de la mondialisation. Dans ce système, l'exode de capitaux, de main d'œuvre, de populations et de terreur sont des outils de pouvoir et une faille. Une nécessité et une impossibilité. Espace d'une liberté retrouvée pour certains, de tyrannie pour d'autres, Israël est une terre arrachée où viennent se télescoper toutes sortes d'errances, celles qui s'épanouissent et celles qui se fracassent. Ouvert aux juifs qui s'expatrient pour changer leur vie, Israël verrouille un autre peuple, les Palestiniens, faisant obstacle à leur moindre mouvement. À côté des deux figures de l'immigré émancipé et de l'exclu exilé sur sa propre terre, on rencontre l'Israélien désenchanté, obsédé par l'expatriation, le réfugié africain et le travailleur migrant. Par ce voisinage singulier, on dirait qu'Israël perpétue une prédication quasi mystique : *pars, change de vie, reconstruis ailleurs*.

Habité pour un temps par le miroitement de cette utopie paradoxale et l'écho de la guerre en Syrie, j'ai photographié des Palestiniens enfermés ou en cours d'expulsion, des Israéliens qui auraient bien voulu se sauver, des maisons syriennes abandonnées sur le plateau du Golan, des ouvriers asiatiques détachés, voire l'étranger à l'identité floue, représentant d'un trust mondialisé ou d'une organisation internationale. Et la mitoyenneté disloquée de ces vies, l'absence à soi, l'impossibilité de l'exil.

Ezra Nahmad. Extrait de *Leave*, Peperoni Books, 2016

EXTRAIT D'UNE INTERVIEW D'EZRA NAHMAD

Q. : Vous venez de publier *Leave*, c'est le troisième volet de votre trilogie israélienne, après *Without/Sans* et *Sounds Hell*. Quelle est l'origine de ce travail qui vous a occupé pendant cinq ans ?

EN. : Je voulais photographier un pays, celui où je suis né mais où je n'habite plus depuis très longtemps. Je fréquentais Israël, mais ce lieu était resté en dehors de mon horizon photographique, une forme d'aberration. Mes premiers souvenirs d'enfant remontent à ma deuxième année, il s'agit de quelques images décousues, mais qui m'ont toujours habité et qui ont forgé mon imagination, ce sont pour moi des images primitives. Je me souviens du terrain caillouteux, du maquis méditerranéen sec où je me promenais, de quelques baraques de fortune en bois, celles où nous habitons. Petit, j'étais au ras du sol, depuis je photographie régulièrement le sol sur lequel je marche, surtout lorsqu'il est minéral. Photographier les paysages de votre enfance est un travail qui vous plonge dans les profondeurs obscures et les ambiguïtés de la photographie : le passé, le présent et les projections dans le futur se confondent, les souvenirs de *ce qui n'est plus* rejoignent *ce qui est* et vous font penser à *ce qui sera*. La photographie est un excellent outil pour établir des passerelles entre plusieurs dimensions temporelles et spatiales. Contrairement à ce que l'on croit, elle ne montre pas le réel, elle exhibe un précipité de plusieurs réels mis en tension.

Q.: Comment ces images lointaines et primitives agissent elles ?

EN.: La photographie est un ressassement de scènes primitives, c'est un condensé d'expériences personnelles, de situations vécues, d'expériences partagées et socialisées, c'est la description d'un univers physique, fait d'objets et d'un décor, la perception d'un monde fragile soumis à un mouvement perpétuel et chaotique. Les images archaïques que nous portons en nous, qui remontent aux stades les plus éloignés de notre vie, sont une chose, le caractère élémentaire de l'image photographique est une autre chose, mais ces deux dimensions se confondent pour former une étincelle, un éblouissement hallucinatoire, un fragment arraché à l'univers et au temps...

Q.: Vos photographies évoquent néanmoins un présent impérieux

EN.: Il est impossible de photographier le passé, la mémoire ou le futur. L'ancrage dans l'actualité, dans *ce qui est maintenant* est le ressort inexorable de la photographie, mais il va de soi que *ce qui est*, permet de réactiver ce qui était, d'envisager ce qui sera. *Without/Sans* est un essai visuel sur la présence de la frontière, son vide, l'évocation d'un égarement, d'une perte de repères. *Sounds Hell*, mon deuxième volume, est plus situationnel, il dit comment, combien le chaos et l'angoisse de la guerre et du terrorisme, rongent notre vie quotidienne, comment ils brouillent notre perception en distillant la peur. *Leave*, le troisième volume, est un essai sur l'expérience de l'exil, sur son caractère universel, j'y évoque non seulement l'exil des migrants et des réfugiés, mais aussi celui des Palestiniens sur leur propre terre et des nombreux Israéliens qui ne reconnaissent plus leur pays et qui rêvent de partir. Israël y apparaît comme une terre d'exilés, qui jette un éclairage sur la situation de la plupart des êtres humains. Il y a là des portraits de toutes sortes d'exilés, des images d'enfermement et de fuite. L'évocation d'une circulation ouverte et de son contraire, un confinement autiste. *Leave* met en vis à vis la mondialisation dans un contexte d'autisme nationaliste, d'une part, et la circulation cosmopolite d'autre part, dans le contexte du XIXe et du début du XXe siècles, c'est-à-dire la période ottomane et coloniale. *Without/Sans*, *Sounds Hell* et *Leave*, forment en quelque sorte une trilogie sur la perte de repères territoriaux, l'égaré produit par la violence et la peur, l'expérience contradictoire de l'exil.

Q. : Pourquoi une trilogie ?

EN. : L'idée d'une trilogie est venue après l'édition du premier volume. Je me suis aperçu que je n'avais pas fait le tour de la question avec ce livre, qu'il fallait continuer et j'ai choisi le chiffre trois au lieu du chiffre deux, un peu intuitivement. Je sentais qu'il fallait que ça continue que je creuse. Une trilogie

c'est une façon de mener un projet au long cours par étapes, avec des pauses.
Q. : Revenons à la dimension autobiographique, israélienne de votre travail ?

EN. : C'est la description d'un lieu, un petit territoire qui produit toutes sortes de légendes et de mythes. C'est aussi l'exploration d'une relation intime, ambivalente, à ce lieu. Donc une articulation entre une dimension descriptive, documentaire, et une perspective personnelle, autobiographique et subjective. J'aurais pu passer à côté de cette histoire, car j'ai longtemps évité de mettre en avant ma relation à ce pays. J'avais l'impression, pas tout à fait fautive, que tout ce qui rapporte à la Palestine et à Israël, était truffé de mensonges. Mais à force de ressasser cette idée, je me suis dit qu'il fallait que je démêle tout ça. Je constate que l'attachement à ce pays, - je dirais à tous les pays, va de pair avec la détestation et le rejet, que le lieu où tu nous sommes venu à la lumière, nous vomira tôt ou tard. Que l'exclusion d'Adam et d'Ève du paradis est une métaphore autour d'une malédiction universelle, que notre vie est soumise à une double injonction : la terre nous aime et nous vomit en même temps.

Q. : Quelle sorte d'ambivalence nourrissez-vous à l'égard d'Israël ?

EN. : Israël a établi le mythe nationaliste et patriotique, de la relation indéfectible de ses citoyens à la terre. Je ne suis pas citoyen israélien, mais j'y suis né, j'y ai passé une enfance heureuse. Et puis je suis parti en France avec mes parents. A l'époque, lorsque vous quittiez ce pays, vous faisiez face à un chantage, qui rappelle un peu celui qui s'exerce dans les sectes : on vous considérait comme un traître, on vous harcelait pour que vous reveniez, on s'étonnait toujours que vous puissiez trouver une place chez les autres, là-bas, que vous puissiez être heureux avec des non juifs. C'était en quelque sorte le revers de la médaille du volontarisme sioniste et colonisateur. Je me suis payé ce chantage pendant l'adolescence et j'en ai gardé un goût amer, mais ce combat m'a éclairé sur la bêtise humaine. Comment peut-on inoculer à un gamin de telles âneries ? Ce statut de traître, de demi juif, d'exclu, auquel j'ai été assigné, m'a incité à démonter l'idéologie d'Israël. Aujourd'hui les choses ont changé, on ne harcèle plus les Israéliens qui s'en vont, mais les gens restent convaincus que si vous ne rejoignez pas cette terre alors que vous êtes juif, vous avez failli, vous êtes un humanoïde raté. Le ressort de ma trilogie est là : le souvenir d'une enfance somme toute heureuse, contrarié par un chantage pervers, ou pour dire les choses autrement, c'est la confrontation entre deux formes d'attachement à la terre, l'un ouvert et libre, l'autre étrié et vindicatif. Je suis plus français qu'Israélien, mais ma vie n'a de sens que dans l'exploration de mes ouvertures multiples. Je n'aime pas le concept identitaire, celui qu'Israël chérit, je lui préfère une idée d'ouverture cosmopolite.

Q. : Vous dites que sans cosmopolitisme le Moyen Orient se délite ?

EN. : J'aime le Moyen-Orient, sa lumière, ses paysages, ses gens, je n'aime pas les mensonges qui ont été fabriqués, qui sont toujours fabriqués autour de cette région, ils sont nombreux, tenaces et gros. J'ai connu dans mon enfance et par l'héritage de mes parents une culture cosmopolite moyenne orientale. L'Égypte, où mes parents sont nés était, du milieu du 19e siècle au milieu du 20e siècle, un pays ouvert. Il y avait là des Français, des Anglais, des Italiens, des Grecs, des Polonais, des Allemands, des Turcs, des Arméniens et j'en passe. Israël, au milieu du 20e siècle était une tour de Babel, mes voisins parlaient outre le Français, l'Anglais, le Yiddish et l'Allemand, le Polonais, le Hongrois, le Bulgare, l'Irakien et j'en passe encore une fois. Israël et les pays arabes ont tout fait pour liquider cet héritage cosmopolite, ils ont établi des frontières étanches, dressé les peuples les uns contre les autres, attisé la haine, ils ont mis en place une catastrophe culturelle. Nous voyons aujourd'hui le résultat de ces projets concoctés à partir du milieu du vingtième siècle. J'aime donc le Moyen-Orient, mais sa barbarie et la brutalité de ses peuples me répugnent. Mon projet photographique de ces dernières années m'a conduit à établir déplacements réguliers entre la France et Israël. Ma trilogie est en quelque sorte une chronique de ces allers et retours, un appel au voyage, à l'ouverture. On me demande quelquefois : « où est ta maison ? » Je réponds, « j'ai plusieurs maisons ». L'idéologie dominante en Israël abhorre ce type de sentiment, là bas il faut se déclarer uniquement et exclusivement juif, israélien, sioniste et plutôt croyant. Cet esclavage culturel, cette réclusion

émotionnelle ont produit des hommes et des femmes déprimés, vivant en permanence dans un sentiment d'aliénation et d'exil. Ma trilogie est nourrie par une oscillation entre l'ouverture cosmopolite d'une part et l'autisme nationaliste et raciste d'autre part. Dans un mouvement pendulaire.

Q.: Ces allers et retours entre l'Europe et le Moyen Orient, comment les voyez-vous ?

EN.: Après la publication de *Without/Sans* j'ai changé de perspective, pour considérer bouleversements de la région. Les révolutions arabes et les contre révolutions, la guerre en Syrie, l'exportation du terrorisme et les grands exodes de populations ont donné lieu à un singulier rapprochement entre l'Europe et le Moyen-Orient, une nouvelle communauté d'intérêts plus forte et conflictuelle. Or je voyageais régulièrement entre l'Europe et le Moyen-Orient dans ce contexte particulier. J'ai pris conscience combien le chaos moyen-oriental était non pas extérieur mais intérieur à l'Europe, dans une communauté de destins. Je fais aujourd'hui une hypothèse : le Moyen-Orient est un *laboratoire pour la fin des démocraties*, un vaste champ d'expérimentations politiques débridées. Ce n'est pas une région arriérée, mais au contraire un espace projeté dans un futur incertain. Le regard colonial que nous portons sur cette région à partir de l'Europe, nous empêche de comprendre que les Etats du Moyen Orient proposent des modèles pour l'avenir, des prototypes autoritaires et violents, mais des prototypes quand même. L'exportation du modèle terroriste est un exemple, le plus extrême et le plus menaçant. Avec ce virage dans mon projet, la dimension locale et autobiographique ont été intégrées dans une exploration plus large. Je la résumerais à l'aide d'une formule lapidaire, *L'Europe comme le Moyen Orient*. C'est une formule ambiguë, mais qui suggère bien une dualité, une confusion.

Q. : Un *laboratoire pour la fin des démocraties*, ça veut dire quoi au juste ?

EN. : Le Moyen-Orient est devenu un champ d'expérimentation du pire, des solutions culturelles, politiques et économiques les plus obscures, d'une société "libérée" de la démocratie, mais affrontant la guerre et le terrorisme. Ici, le pire est devenu avec le temps un produit d'exportation. Les grandes puissances, et les moins grandes, soutiennent les pays du Moyen-Orient, ils leurs envoient des armes et des dollars, précisément pour étudier là bas, sur le terrain moyen-oriental, les scénarios les plus noirs. Aujourd'hui l'horizon politique est celui d'un basculement dans le chaos et dans des formes de gouvernement qui pourraient liquider les libertés démocratiques. En gros l'idée est de sauver le capital et la finance en sacrifiant les droits et les libertés. Le Moyen-Orient propose un modèle de ce genre, mais où la guerre et le terrorisme tiennent le haut du pavé. C'est un modèle original, une sorte d'alternative ou de complément au modèle chinois ou russe par exemple. A ce titre Israël est à sa manière plus intéressant que les pays arabes, parce que ce pays conjugue des formes de démocratie occidentales, qui sont toutefois en voie d'étouffement, un libéralisme économique effréné et des pratiques religieuses et politiques de plus en plus violentes et sectaires.

Q. : C'est une perspective sombre ?

EN. : Noire, mais qui s'avère, parce que les temps sont de plus en plus incertains. *Sounds Hell*, le titre de mon deuxième volume, est emblématique. *On dirait l'enfer*, comme si on y allait. Je dois préciser une chose. Ma trilogie a été fabriquée en Israël, mais Israël y est considéré comme un morceau emblématique de la mosaïque moyenne orientale. Israël a toujours pris soin de se démarquer des pays arabes, pour de bonnes et de mauvaises raisons, mais les différences entre Israël et le reste du Moyen-Orient s'estompent. On y observe les mêmes dérives autoritaires et religieuses, le même équilibre précaire entre un libéralisme effréné et un gouvernement par la violence, la même militarisation à outrance, le même pessimisme, mais aussi la même capacité à s'inscrire agressivement dans les dynamiques internationales.

Q. : Votre design, la maquette de vos livres, privilégie le découpage et une sorte de télescopage serré entre les images, pourquoi ?

EN. : J'assimile la photographie à la fabrication du livre, j'identifie la photographie avec ma pratique éditoriale. Ce n'est pas que j'y pense au moment de la prise de vue, mais ça produit des effets sur la nature et la qualité de mes images. Sachant que le cliché ne se suffit pas à lui-même, qu'il sera nécessairement en corrélation avec d'autres clichés, je suis libéré des contraintes liées à la fabrication d'une bonne ou d'une belle photo. Mes livres sont des puzzles, les images ne se présentent pas comme des unités dans une suite linéaire, horizontale, elles travaillent par attraction et répulsion. Alexei Brodovitch, un photographe russe américain qui a beaucoup compté pour l'univers du design dans la presse magazine américaine du milieu du vingtième siècle, qui a nourri l'oeuvre de quelques grands photographes, Brodovitch a systématisé le concept de la double page, et ses idées m'ont inspiré. Pour Brodovitch la photo travaille avec la double page, avec le texte dans le magazine, et avec les pages d'avant et d'après. Bref il disait que la photo devait être bonne, mais qu'elle travaillait dans une relation de convergence et de complémentarité dans la mise en page. Je suis loin de l'élégance et des préoccupations esthétiques de Brodovitch, mais je retiens sa philosophie. C'est différent de la disposition sérielle et linéaire qui domine encore dans l'univers de la photographie, dans l'exposition et dans l'édition.

Q.: La presse magazine est une source d'inspiration ?

EN. : Assurément pour la mise en page. L'esthétique de mes maquettes relève aussi d'une autre source, l'écran d'ordinateur, les écrans numériques en général. Ma photographie reste digitale à tous les sens. La composition de mes pages s'inspire de « windows », elle affiche des fenêtres qui se juxtaposent, se chevauchent dans une logique de pop-up, de contiguïté et de concurrence. Nous sommes ici aux antipodes du système classique « une page, un cliché ». Mon système de mise en page évolue sur le fil du rasoir, entre équilibre et tumulte, il est découpé et peut faire penser au collage. Sauf que pour moi le collage implique l'usage du ciseau et de la colle. Je fais du collage numérique, totalement virtuel. J'ajouterai que ce n'est pas une originalité et que si vous observez les tendances ultimes de l'édition photo, je veux dire des petites éditions expérimentales, vous y trouverez des usages beaucoup plus francs et débridés de l'esthétique digitale. En ce qui me concerne, je n'ai pas totalement largué les amarres avec le système de mise en page papier, puisque je me refais aussi à Brodovitch, je suis dans un compromis.

Q. : Ne pensez que cette exportation de l'écran digital dans l'univers du livre, pourrait menacer la culture du livre ?

EN. : Le risque existe, comme le risque contraire, si l'édition tourne le dos à la technologie, elle étouffera par conservatisme. Mais pour mieux répondre à cette interrogation, il faut considérer la nature de la photographie et la culture de son public. La photographie est jeune, très jeune si on la compare à la peinture. Elle affiche une grande naïveté, quand ce n'est pas de l'imbécillité. Mais depuis toujours elle est intégrée aux systèmes industriels de la presse, de l'information et de l'édition. Elle est parasitaire. Aujourd'hui elle est colonisée par le numérique, et on ne sait plus où elle va. De ce fait vous avez dans le public, pas seulement amateur, deux attitudes opposées : ceux qui s'accrochent au vieux système et ceux qui prennent acte de la révolution digitale. Je fais plutôt partie du deuxième groupe, mais je ne me réjouis pas de la disparition de l'argentique et je ne fais pas l'apologie du numérique. Je pense simplement que la photographie respire avec l'industrie et la technologie et que de ce fait elle a de l'avenir, quand bien même il reste flou. Le livre photo se trouve aujourd'hui dans une situation paradoxale. Inflation d'initiatives et d'éditions, apparition de toutes petites éditions et grande fragilité commerciale. Des boîtes ferment, soldent leurs stocks brutalement, sont tentées par une fuite en avant. En même temps nous avons assisté ces dernières années à une créativité exceptionnelle, dont on a maintenant l'impression qu'elle atteint un seuil fatal. Nous sommes sans doute à un tournant dans l'édition photo.

SÉLECTION DES ŒUVRES EXPOSÉES

Ezra Nahmad. *Série Leave*, C-Print, 50 x 70,75 cm.

© Ezra Nahmad. Courtesy Les Douches la Galerie

Leave #1

Tirage C-Print signé par l'artiste, 2016

Dimensions du tirage : 50 x 70,75 cm

Édition 1/8



Leave #2

Tirage C-Print signé par l'artiste, 2016

Dimensions du tirage : 50 x 70,75 cm

Édition 1/8

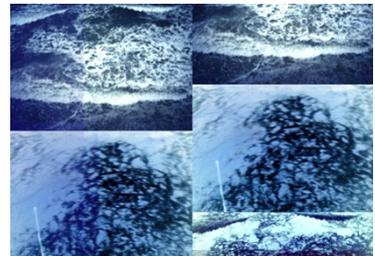


Leave #3

Tirage C-Print signé par l'artiste, 2016

Dimensions du tirage : 50 x 70,75 cm

Édition 1/8



Leave #4

Tirage C-Print signé par l'artiste, 2016

Dimensions du tirage : 50 x 70,75 cm

Édition 1/8



Leave #5

Tirage C-Print signé par l'artiste, 2016

Dimensions du tirage : 50 x 70,75 cm

Édition 1/8



Leave #6

Tirage C-Print signé par l'artiste, 2016

Dimensions du tirage : 50 x 70,75 cm

Édition 1/8



BIOGRAPHIE DE L'ARTISTE

Mes parents sont égyptiens, ma famille est originaire d'Alep, d'Istanbul, du Maroc, d'Italie. Je suis né en Israël et j'y ai grandi jusqu'à l'âge de dix ans, mon enfance fut heureuse. Petit, j'entendais couramment trois langues à la maison. La mer a longtemps été mon horizon quotidien.

À l'âge de dix ans je suis monté sur un bateau et j'ai rejoint Marseille puis Paris avec ma famille. J'ai fréquenté un lycée dans le dix-neuvième arrondissement de Paris, j'habitais au 6e étage à Ménilmontant et lorsque je faisais mes devoirs je voyais tout Paris d'en haut. Adolescent j'étais fou de cinéma, j'ai passé pas mal de temps dans les salles obscures, je dessinais, je faisais des collages.

Une fois mon bac passé, je suis reparti en Israël, car mes parents ne souhaitaient plus rester à Paris. J'ai encore vécu en Israël cinq années, je me suis inscrit à l'université sans conviction et j'ai milité. Mais n'y trouvant pas ma place, j'ai décidé de repartir en Europe. Je me suis arrêté en Italie, à Florence, pour dix ans. J'y ai fait des études d'Histoire de l'art, j'ai commencé à peindre et à exposer et, après avoir obtenu une maîtrise avec un directeur de thèse historien de l'art et poète, j'y ai travaillé comme rédacteur, traducteur et auteur de monographies publiées pour le compte des grands musées italiens.

J'aime toujours les langues. Après ce long séjour italien, je suis revenu à Paris, pour continuer à peindre et exercer des activités journalistiques, comme critique. Régulièrement j'ai participé à ou monté des projets pédagogiques, car j'aime partager mon expérience avec les amateurs en tous genres. Désormais je pratique aussi la photographie et je continue à écrire toujours sur la photographie en tant que critique (je signe avec un pseudo).